

La victoire des Intermittences du cœur sur l'oubli — Proust et sa mère

Haruhiko TOKUDA

« Je n'aime dans ce monde qu'une personne, c'est Maman »⁽¹⁾, écrit Marcel Proust à Louis d'Albuféra quelques jours après la mort de sa mère, le 26 septembre en 1905. Cette brève phrase pleine d'affection absolue résume bien toute l'étendue de l'épisode des Intermittences du cœur dans le quatrième tome d'*À la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe*. Le destinataire n'est autre qu'un des modèles du personnage de Robert de Saint-Loup. C'était alors un des jeunes nobles que le futur écrivain fréquentait le plus souvent. D'ailleurs, d'Albuféra et sa femme assistèrent aux obsèques de Mme Adrien Proust. Sans doute peut-on constater la douleur et la détresse de Proust dans d'autres lettres de cette époque. Par exemple, celle du 27 sept. adressée à Mme de Noailles : « Elle emporte ma vie avec elle, comme Papa avait emporté la sienne.⁽²⁾ » Ou bien, celle écrite peu après la lettre précédente : « Je suis allé dans certaines pièces de l'appartement où le hasard fait que je n'étais pas retourné et j'ai exploré des parts inconnues de mon chagrin qui s'étend toujours plus infini au fur et à mesure que j'y avance.⁽³⁾ »

⁽¹⁾ Cette lettre n'est pas publiée. M.Kyuichiro INOUE l'a copiée à la main directement chez d'Albuféra en 1957. Cf. Kyuichiro INOUE, *La structure de l'œuvre de Marcel Proust* (en japonais), Kawade-shobo-shinsha, 1962, p.142, p.199. Nos citations de certaines lettres de Proust sont inspirées par cette précieuse étude.

⁽²⁾ *Correspondance de Marcel Proust*, tome V, Plon, 1979, p.345. Chose étonnante, c'est le manque des lettres adressées à d'Albuféra entre 1905 et 1907 dans cette collection de la correspondance de Proust, établie par Philip Kolb. Inoue, en visite en personne chez le duc d'Albuféra, «jeta un coup d'œil» sur toutes les lettres écrites entre 1903 et 1907, celles de 1905 étant les plus nombreuses. D'après le témoignage d'Inoue, dans les lettres adressées au duc pendant cette période, Proust parle surtout d'argent, de l'héritage, de son état de finances, de l'Affaire Dreyfus, de Louisa de Mornand, de son problème de mariage dans lequel il déplore le bas rang de sa famille. Cf. op.cit., p.142.

⁽³⁾ Ibid., p.346.

Et celle-ci, égalant pour l'expression affective à peu près celle du début mais écrite moins directement et plus poétiquement, adressée à Robert de Montesquiou : « Ma vie a désormais perdu son seul but, sa seule douceur, son seul amour, sa seule consolation.⁽⁴⁾ » À Louisa de Mornand, une de ses amies et ancienne maîtresse de d'Albuféra, Proust, entraîné par son chagrin extrême, continue de s'exprimer comme ceci : « Vous pouvez deviner dans quelle détresse je me trouve vous qui m'avez vu toujours les oreilles et le cœur aux écoutes vers la chambre de Maman où sous tous les prétextes je retournais sans cesse l'embrasser, où maintenant je l'ai vue morte, heureux encore d'avoir pu ainsi l'embrasser encore. Et maintenant la chambre est vide et mon cœur et ma vie.⁽⁵⁾ »

À peu près un mois après la mort de sa bien-aimée, Proust reste saisi par une détresse sans fin, mais en même temps, il commence à voir surgir des remords atroces dans son cœur : il ne cessait de tourmenter sa mère jusqu'à sa mort par son état de santé fragile et sa paresse habituelle. Ainsi, écrit-il à Georges de Porto-Riche «... j'ai fait trop de chagrin à Maman en étant toujours malade, pour pouvoir penser à elle sans une angoisse et un remords affreux. *J'ai empoisonné sa vie* et j'ai rendu les heures de sa mort plus atroces si elle les a connues par l'anxiété de me laisser seul et si désarmé dans la vie.⁽⁶⁾ »(souligné par nous) « J'ai empoisonné sa vie » ; n'y aurait-il pas de confession plus terrible mêlée au sentiment de repentir que cette phrase, quand on n'a pas tué effectivement sa propre mère ? Le remords s'enfoncé dans la dépression de Proust et lui fait dire à Mme Straus : «...on n'a pas un chagrin, le regret prend à tout instant une autre forme, à chaque instant, suggéré par telle impression identique à une impression d'autrefois, c'est un nouveau malheur, un mal inconnu, atroce comme la première fois.⁽⁷⁾ »

En décembre, le pauvre Marcel Proust a décidé finalement d'entrer au sanatorium du Dr Sollier à Boulogne-sur-Seine. Mais sa situation morale n'a pas changé après six semaines de séjour. Les

(4) Ibid., p.348.

(5) Ibid., p.350.

(6) Ibid., p.362.

(7) Ibid., p.360.

souvenirs de sa défunte mère lui reviennent toujours comme avant, et son remords ne cesse de prendre de nouvelles formes successives. Alors, il est accablé de reproches, se condamne à nouveau, par exemple comme dans cette lettre adressée Maurice Barrès : «... elle m'a cent fois trop aimé puisque j'ai maintenant la double torture de penser qu'elle a pu savoir, avec quelle anxiété, qu'elle me quittait, et surtout de penser que toute la fin de sa vie a été si affligée, si constamment préoccupée par ma santé. Cela, ce sera mon remords de tous les instants qui me gênera toujours non seulement toute joie si je puis jamais en retrouver, mais jusqu'à la douceur de me souvenir d'elle et de la vie délicieuse où nous menions...⁽⁸⁾ » La longueur relative de cette lettre — Proust parle des soirs où sa mère refusait de revenir lui dire bonsoir, l'histoire du téléphone avec elle, etc. qui seront des matières futures de son roman —, écrite par du sanatorium, à Barrès qui allait être élu membre de l'Académie française, et son contenu intime, nous embarrassent d'autant plus que celui-ci ne semble pas pouvoir être considéré comme un de ses meilleurs amis. On pourrait voir là son besoin de communiquer son fond intime, même à un écrivain qui va être honoré par un fauteuil académique. En tout cas, Proust n'a pas oublié l'objectif de sa lettre en ajoutant, même si c'est juste à la fin, sa joie de voir Barrès élu et le fait qu'il avait prévu tout cela dans une revue en été. Cette lettre prouve que tout plongé qu'il est dans la détresse fatale et traité en la clinique, il continue quand même sa vie sociale et n'a pas cessé de s'intéresser aux affaires du monde.

Le remords atroce ne l'empêche pas, ou plutôt, l'oblige à se rappeler, avec une douleur pénible, sa mère bien-aimée. Étant sorti du sanatorium, il raconte une expérience de son séjour à Madame de Noailles : «... le jour de l'an a eu sur moi une puissance d'évocation terrible. Il m'a tout d'un coup rendu les mémoires de Maman que j'avais perdues, la mémoire de sa voix.⁽⁹⁾ » Il n'est pas étonnant de retrouver Proust exprimant son remords et représentant sa mère de plus en plus

⁽⁸⁾ Ibid., tome VI, p.32.

⁽⁹⁾ Ibid., p.32.

embellie à l'approche de l'anniversaire de sa mort. Proust n'est toujours pas guéri, ni consolé de l'événement le plus cruel au monde pour lui. Il quitte l'appartement de ses parents et cherchant un nouveau domicile, il s'installe provisoirement dans l'Hôtel des Réservoirs d'où il envoie une vingtaine de lettres (au moins dans la collection de Kolb) en septembre. Mais il ne confesse plus ses sentiments intimes et ses doux souvenirs envers l'être le plus aimé que dans celle qu'il écrit à Madame Catusse, amie de Mme Proust. Voici le passage émouvant : «... moi qui depuis sa mort ne suis jamais resté une heure sans essayer de revivre ce qu'elle a pu penser et souffrir depuis son retour d'Evian j'arrive à reconstituer de telles souffrances que j'aurais mille fois mieux aimé pour elle que des souffrances physiques qui lui étaient je le sais si peu de choses....je suis lâche et égoïste. Et Maman était dénuée de lâcheté et d'égoïsme à un degré qui était presque surhumain.⁽¹⁰⁾ » L'idéalisation de sa mère («presque surhumain») est évidente en comparaison avec lui-même qui s'accuse de son caractère « lâche et égoïste ». Ces caractéristiques des deux personnes deviendront plus tard une base essentielle de leur représentation dans l'épisode des Intermittences du cœur.

Toutes les citations épistolaires précédentes voulaient montrer simplement la dépression profonde où tombait Proust après la mort de sa mère. Or, ne peut-on pas s'apercevoir que toutes ces citations constituaient déjà définitivement toutes les matières —primordiales mêmes — concernant le rapport entre le narrateur et sa grand-mère tel qu'on le voit dans les Intermittences du cœur ? D'ailleurs, nous avons exprès confondu la mère réelle de l'auteur et la grand-mère de fiction, mais comme on le sait, la mère de Proust est non seulement le modèle de la grand-mère de *la Recherche*, mais aussi surtout une des sources les plus importantes de l'œuvre après l'écrivain Proust lui-même.

La phrase « J'ai empoisonné sa vie » résonne encore à nos oreilles. Elle ne cessera de résonner sûrement dans l'âme et la conscience de Proust toute sa vie. Depuis son enfance, sa maladie la préoccupe tout le temps ; à l'adolescence, sa tendance sexuelle (qui apparaît d'abord

⁽¹⁰⁾ Ibid., p.201.

comme un excès de recours à la masturbation⁽¹¹⁾) et sa pédérastie la tourmentent tellement qu'on n'imagine pas sa tristesse profonde ; le jeune homme en suite, sans montrer aucune volonté de travailler, ne s'intéresse qu'à connaître des gens de la haute société et s'adonner à la vie mondaine. Cela se prolonge jusqu'à sa mort ; elle se dévoue pourtant à ce fils qui a déjà atteint un certain âge adulte pour ses traductions de Ruskin. Mais c'est plutôt elle au fond, sachant mieux l'anglais que Marcel, qui les a faites, sauf les notes littéraires si remarquables. Proust lui-même décrit ainsi le jeune héros de *la Recherche* dans les Intermittences du cœur : « J'avais souvent parlé d'elle depuis ce moment-là et aussi pensé à elle, mais sous mes paroles et mes pensées de jeune homme ingrat, égoïste et cruel, il n'y avait jamais rien eu qui ressemblât à ma grand-mère, parce que, dans ma légèreté, mon amour du plaisir, mon accoutumance à la voir malade, je ne contenais en moi qu'à l'état virtuel le souvenir de ce qu'elle avait été.⁽¹²⁾ » Il nous suggère ainsi, quant aux caractéristiques de la personne du héros, qu'il est ingrat, égoïste, cruel, léger, aimant le plaisir.

À un niveau inconscient, Proust se considère lui-même sans doute comme l'assassin de sa propre mère. Et il est bien probable que ce sentiment le hante et l'entraîne même jusqu'à sa mort. Comment pourrait-il se faire pardonner par elle ? Comment pourrait-il, lui de caractère si paresseux, racheter son crime ? Il est certain qu'une de ses réponses est d'écrire une œuvre qui lui vaudrait une estime publique et qui pourrait surmonter moralement au moins ses angoisses d'assassin ? Dans le dernier volume de *la Recherche*, le narrateur, conscient de son crime contre sa grand-mère, s'écrie : « Ma grand-mère que j'avais, avec tant d'indifférence, vue agoniser et mourir près de moi ! Ô puissé-je, en expiation, quand mon œuvre serait terminée, blessé sans remède, souffrir de longues heures, abandonné de tous, avant de mourir !⁽¹²⁾ »

⁽¹¹⁾ Roger Duchêne, *L'impossible Marcel Proust*, Robert Laffont, 1994, p.125.

⁽¹²⁾ Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu, Sodome et Gomorrhe*, tome III, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1988, p.153. Nos citations de la *Recherche* sont toutes de cette édition.

⁽¹²⁾ *Ibid.*, *Le temps retrouvé*, tome IV, p.481. Cf. Inoue, op.cit., p.228.

Quel désespoir y ressent-on ! Pour expier son crime possible, même après avoir écrit une œuvre, ne doit-on pas être condamné à mourir, abandonné par tous ? Tant est sincère la conscience de culpabilité chez Proust pour la mort de sa mère !

On sait très bien que Proust a commencé à rédiger les formes primitives de *la Recherche* à partir de 1908 et que dans les premiers temps, la mère réelle assume le rôle du personnage de la grand-mère du roman. Alors quand et comment Proust a-t-il transformé la mère en grand-mère ? Là-dessus, nous nous référons aux études d'Antoine Compagnon⁽¹³⁾ et de Jo Yoshida⁽¹⁴⁾. En 1908, plus de deux ans après la mort de sa mère, Proust se met à prendre note des impressions qui surgissent dans sa tête, des scènes de la vie quotidienne, enfin des matières qui constitueront son futur livre. Compagnon écrit : « D'un bout à l'autre du Carnet I, le thème des « Intermittences du cœur », primitif dans la conception du roman, permet d'assister au passage des notations autobiographiques aux notations romanesques.⁽¹⁵⁾ » En effet, dès le deuxième folio de ce Carnet I, on s'aperçoit que notre écrivain essaye de retenir par écrit un rêve qu'il aurait fait : « Rêve de Maman, sa respiration, se retourne, gémit « Toi, qui m'aimes ne me laisse pas réopérer, car je crois que je vais mourir, et ce n'est pas la peine de prolonger.⁽¹⁶⁾ » Proust se souvient de la parole de sa mère, quand elle est au lit dans les derniers moments de sa maladie. Oui, on peut parler de notations autobiographiques, mais à la vue d'indications claires qui ne font pas douter de son intention d'organiser quelque chose de romanesque, il faudrait plutôt penser que Proust, se servant de ce Carnet, avait le projet d'écrire un roman quelconque, autobiographique ou non. En voici une preuve au folio 3. On y reconnaît cette intention : « Dans la 2e partie du roman la jeune fille sera ruinée, je l'entreprendrai

(13) Antoine Compagnon, *Notice, in Sodome et Gomorrhe*, pp.1225-33.

(14) Jo Yoshida, *La grand-mère retrouvée — le procédé du montage des « Intermittences du cœur »*, in *Bulletin d'informations proustiennes*, no.23, 1992, pp.43-64.

(15) A. Compagnon, *op.cit.*, p.1229.

(16) Marcel Proust, *Le Carnet de 1908*, établi par Philip Kolb, Gallimard, 1976, p.47.

sans chercher à la posséder par impuissance du bonheur.⁽¹⁷⁾ » La jeune fille entretenue évoque déjà le récit de *la Prisonnière*. Il est tout à fait certain que Proust commence à noter des faits, des événements, des impressions, et des éléments autobiographiques pour en faire la matière d'un roman quelconque.

Dès le début du Carnet de 1908, après le rêve de la mère qu'a sans doute vécu réellement Proust (refus d'opération), on trouve deux autres rêves⁽¹⁸⁾ dont il utilisera l'essence plus tard pour décrire un rêve de la grand-mère dans les Intermittences du cœur. Or, dans le deuxième de ces rêves, ce n'est pas sa mère mais son père qui apparaît « près de nous », et ensuite, c'est son frère Robert qui joue le rôle d'intercesseur (dans *la Recherche*, l'intercesseur est joué par le père du héros) en disant « Donc tu vois que mort on est presque en vie. » Le troisième rêve est plus narratif et romanesque que les deux précédents, à commencer par l'introduction d'une scène concrète dont le début nous fait penser plutôt au rêve de Swann (I.p.372) :

« Rêve, suivre rapidement des gens le long d'une falaise, au coucher du soleil, on les dépasse, on ne les reconnaît pas parfaitement, voici Maman, mais elle reste *indifférente à ma vie*, elle me dit bonjour, je sens que je ne la reverrai pas avant des mois. *Comprendrait-elle mon livre. Non.* Et pourtant la puissance de l'esprit ne dépend pas du corps. Robert me dit que je devrais m'informer de son adresse pour si on m'appelait pour sa mort, j'ignore son quartier, le nom de la personne qui la garde. » (souligné par nous)

Proust, qui avait autrefois abandonné en route les ébauches du roman *Jean Santeuil*, a maintenant pris la décision claire d'écrire son livre. Cette décision est sans doute partie de son sens de culpabilité envers sa mère bien aimée. Pourquoi la phrase est-elle au conditionnel, « *Comprendrait-elle mon livre.* » ? Elle indique une incertitude, puisque

⁽¹⁷⁾ Ibid., p.49.

⁽¹⁸⁾ Ibid., pp.50-51.

sa mère est malade. Mais si l'on suppose que sa mère soit déjà morte pour ce rêveur, il n'est pas sûr que la pauvre morte puisse lire son livre. Il ne peut que compter sur la puissance de l'esprit qui prévaudrait sur le corps. En tout cas, son livre est ici une offrande destinée à sa mère morte. D'autre part, dans ces deux rêves, il faut bien remarquer la présence de son frère Robert qui, comme on le sait, n'existe pas du tout dans *la Recherche*. Robert joue le rôle d'intercesseur au lieu de son père dans le roman. Donc, Robert était là, à l'origine du passage du rêve des Intermittences du cœur. Alors, comment interpréter ce fait ? On pourrait y entrevoir la conscience ambivalente de Proust vis-à-vis de son frère cadet avec qui il doit partager l'amour de sa mère après la naissance de celui-ci. L'expression « indifférente à ma vie » signifie-t-elle l'abandon par sa mère de Marcel ? Puisqu'elle est déjà morte ? Ne doit-on pas même y sentir une frustration de Proust pensant que Maman, s'occupant de Robert, est obligée d'être indifférente à lui ? Qu'à cause de Robert, il est abandonné par sa mère ? Or, dans la dernière moitié du rêve, Robert-intercesseur recommande à Marcel de s'informer de l'adresse de l'asile de leur mère. Nous avons l'impression que Robert, comme son père dans le roman, devrait la connaître sûrement, mais que, inconsciemment ou non, il la cache aux yeux de Marcel. Somme toute, ces trois rêves du début du Carnet nous apprennent bien quel fardeau pénible porte Proust provenant de la mort de sa mère. Le rêve est une seconde vie. Là, il doit y avoir un trésor riche de sentiment humain et d'ailleurs, inconscient.

La scène des Intermittences du cœur se déroule dans une chambre du Grand Hôtel de Balbec. Cette station balnéaire est inspirée en réalité par Cabourg en Normandie. En 1906, année suivant la mort de sa mère, Proust passa l'été finalement à Versailles pour préparer son déménagement. Ce ne fut qu'à l'été 1907 que Proust retourna, pour la première fois depuis la mort de son être bien aimé, à cette ville chère à lui et à elle. Que se passe-t-il alors ? D'après ses lettres, il retrouve ses amis et visite plusieurs villes normandes et de nombreux monuments. Bref, il mène une vie relativement active bien qu'il déplore tout le temps, comme d'habitude, sa santé faible. Pendant l'été 1908, Proust

passé plus de deux mois au Grand Hôtel de Cabourg. Mais au moins dans *la Correspondance* de Kolb, il n'y a aucune lettre, parmi celles qu'il envoie de Cabourg, où il épanche en quelque sorte son cœur à des amis, par exemple en effleurant des événements ou des expériences comme dans la scène des Intermittences du cœur, dont on ne sait justement ni où elle avait eu lieu exactement dans la vie de Proust, ni s'il s'agit d'une expérience réellement vécue par lui ou non. La seule lettre (l'été 1907) où il mentionne sa mère morte, c'est en faisant l'éloge de la famille de Georges de Lauris qui a perdu aussi sa mère six mois plus tôt : « Encore nous refaisons tout le temps par la pensée le cercle de famille tel qu'il eût été, tel qu'il est pour nous, sans la mort. Nous avons vraiment ceux que nous aimons *près de nous*. Mais de penser qu'eux ne le sentent pas, que nous les avons là, et qu'ils n'en ont pas le plaisir, pas le sentiment, que Maman ne me voit pas levé, que vous aurez du succès sans que votre mère le sache, c'est plus qu'il n'en faut pour achever un grand désir de mourir. Encore vos succès votre mère pouvait-elle les prévoir. La mienne est morte en croyant que je ne me relèverais jamais.⁽¹⁹⁾ » (souligné par nous) Ici règne une amertume mêlée au regret, mais l'expression « près de nous » signifie le fait que leur mère morte reste dans leur cœur. Il regrette alors que la mort ne permette pas à sa mère de savoir que son fils mène une activité normale tout en se relevant du lit ; maintenant pour obtenir le succès, c'est-à-dire, à la perspective d'écrire un livre, il se relève et fait un parcours en Normandie pour visiter des monuments historiques et voir de beaux paysages.

Au même Georges de Lauris qui venait de perdre sa mère, Proust écrit des lettres pleines de cœur pour le consoler sincèrement. Extrayons deux passages de deux lettres⁽²⁰⁾ écrites vers le 18 février 1907 : « Quand vous aviez votre mère vous pensiez beaucoup aux jours de maintenant où vous ne l'auriez plus. Maintenant vous penserez beaucoup aux jours d'autrefois où vous l'aviez. Quand vous vous serez habitué à cette chose affreuse que c'est d'être à jamais rejeté dans l'autrefois alors *vous la*

⁽¹⁹⁾ *Correspondance*, tome VII, p.265.

⁽²⁰⁾ *Ibid.*, pp.85-88.

sentirez tout doucement revivre, revenir prendre sa place, toute sa place, près de vous. En ce moment ce n'est pas encore possible. Soyez inerte... » Et l'autre : « En ce moment tâchez simplement de vivre, de survivre, en laissant tout cela se faire en vous *sans collaboration de votre volonté et les douces images renaîtront d'elles-mêmes pour ne plus jamais vous quitter.* » (souligné par nous). Proust, qui a connu la mort de sa mère il y a un an et demi, déprécie alors le rôle de la volonté pour mieux garder une image chère de l'être le plus aimé. Le contenu des passages cités n'est pas si loin des expériences vécues par le héros de *la Recherche* lors de la scène des Intermittences du cœur. Ici, c'est comme s'il lui conseillait d'attendre à l'avenir la grâce de la mémoire involontaire pour se souvenir vraiment de sa mère, d'attendre jusque là sa vraie figure ressuscitée. Si l'on cherche le sens véritable sous-entendu dans ces lettres, il n'est peut-être pas trop erroné de dire que Proust avait déjà à cette époque une idée, même vague, sur la résurrection de l'être aimé par la puissance de la mémoire involontaire.

Or, six mois plus tard, l'été 1908, Proust se retrouve au Grand Hôtel de Cabourg. Le Carnet de 1908 nous montre une note des plus intéressantes, au folio 5⁽²¹⁾ : « Maman retrouvée en voyage, arrivée à Cabourg, même chambre qu'à Évian, la glace carrée. » La date de rédaction de cette note remonte, d'après les descriptions qui suivent, à son séjour à Cabourg. Que nous apprend cette note ? Elle nous suggère que Proust, arrivant au Grand Hôtel de Cabourg, se souvient de sa mère quand elle y est arrivée autrefois et que la chambre où il séjourne lui rappelle celle d'Évian où elle était tombée malade par leur similitude («la glace carrée»). C'est apparemment pour retenir une expérience vécue qu'il la note pour son livre, mais à ce stade de la préparation, il vaut mieux reconnaître que Proust n'a pas encore distingué les personnages romanesques entre la mère et la grand-mère comme il le fera dans les Intermittences du cœur. Bien sûr, Proust avait déjà établi ces deux personnages avant l'été 1908, puisqu'elles apparaissent dans le

⁽²¹⁾ *Le Carnet*, p.53.

premier état de l'histoire de Combray de *Swann*⁽²²⁾. Néanmoins, après son séjour à Cabourg, Proust change peu à peu sa méthode de notation, c'est-à-dire, il transforme de plus en plus des notes autobiographiques en notes romanesques. Cette intention manifeste, comme le dit Jo Yoshida : « Les feuilles du Carnet I, remplis entre novembre 1908 et février 1909, contiennent plusieurs allusions à Mme Adrien Proust, qui se transforme graduellement en personnages de fiction (la narrataire du *Contre Sainte-Beuve*, la mère ou la grand-mère de *la Recherche*). C'est enfin au folio 44 verso, rempli vers l'automne-hiver 1909-1910, que nous rencontrons pour la première fois la mention explicite du thème des «Intermittences du cœur»...⁽²³⁾ »

Voici la note même encore brève mais d'importante capitale : « Après la mort de ma grand-mère, apparition etc.⁽²⁴⁾ » Elle nous indique non seulement la distinction nette de rôle romanesque entre la mère et la grand-mère, mais aussi vraiment le premier jet romanesque de la scène des Intermittences du cœur dont la signification essentielle ne peut être exprimée que par la résurrection de la grand-mère devant le héros. Si la proposition de datation de cette note par Yoshida est exacte, Proust a mis un an et demi pour établir le noyau de ce thème. Mais il n'a pas précisé l'endroit de la scène qui se déroule. Or, beaucoup d'études des manuscrits de Proust nous apprennent qu'il avait plusieurs plans pour situer l'endroit de la résurrection de la grand-mère ; il voulait le situer d'abord ailleurs qu'à Balbec. Jo Yoshida⁽²⁵⁾, qui fait des recherches exhaustives sur ce thème dans les cahiers inédits, nous fournit des renseignements précieux. D'abord, Proust avait conçu la résurrection de la grand-mère morte dans la chambre d'un hôtel de Caen (à la seconde moitié de 1909, cahier 65), puis encore à la chambre d'un hôtel, mais cette fois-ci à Milan (en 1911, cahier 50), comme le dit Yoshida : « Proust n'avait qu'à changer le nom de Caen en celui de Milan. » Pour les rêves de la grand-mère faits par le héros suivant sa

⁽²²⁾ Philip Kolb, *Introduction in Carnet de 1908*, pp.12-13. Voir *Carnet*, p.56.

⁽²³⁾ J.Yoshida, op.cit., pp.45-46.

⁽²⁴⁾ *Le Carnet*, p.107.

⁽²⁵⁾ J.Yoshida, op.cit., pp.48-64.

résurrection dans *Sodome et Gomorrhe*, Proust ne les avait pas situés à Balbec (Querqueville à l'étape des cahiers), mais distribués aux plusieurs endroits : endroits imprécis, dans le train de Normandie, dans celui de Padoue à Venise, dans celui de Venise à Paris, à Venise. Or, ce qui nous intéresse dans ces études d'avant-texte, c'est le fait que Proust remplace «Maman» par «ma grand-mère» dans certains passages des cahiers. Ce qui prouve donc que la grand-mère du roman, surtout quant aux récits de sa mort, de sa résurrection et de ses souvenirs à partir du deuxième tome, *Les Jeunes filles*, est sûrement le double de la mère du héros.

Nous aborderons un autre fait aussi important en ce qui concerne le thème des Intermittences du cœur. Lors de la parution d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur* en 1919, Proust y annonçait un plan des romans ultérieurs ; pour le quatrième volume *Sodome et Gomorrhe I*, il dévoile un plan assez curieux : « Révélation soudaine de ce qu'est M.de Charlus. / Soirée chez la princesse de Guermantes. / Second séjour à Balbec : *Les Intermittences du cœur I*. / Je sens enfin que j'ai perdu ma grand-mère. / M. de Charlus chez les Verdurin et dans le petit chemin de fer. / *Les intermittences du cœur II*. / Pourquoi je quitte brusquement Balbec, avec la volonté d'épouser Albertine.⁽²⁶⁾ » (souligné par nous). Il faut remarquer que Proust considérait à l'époque l'épisode où Albertine confesse sa connaissance avec l'amie de Mlle Vinteuil au héros qui se rappelle soudain la scène sadique de Montjouvain, comme les Intermittences du cœur II. Dans l'édition définitive, on ne sait pas pourquoi notre écrivain a supprimé ce titre de chapitre. A. Compagnon a fait renaître «Les Intermittences du cœur II» dans le résumé de la nouvelle édition de la Pléiade. Mais il ne nous semble pas trop convenir de reprendre cette nomination même en tant qu'élément du résumé, une fois que l'auteur l'avait abandonnée. En parlant du déroulement symétrique des deux genres homosexuels dans *Sodome et Gomorrhe*, Compagnon indique : « Cette symétrie n'est pas la seule qui structure le roman. Proust en prévoyait une autre...entre la prise de la conscience par le héros de la mort de sa grand-mère à l'arrivée à Balbec, et le

⁽²⁶⁾ Voir, *S.G.*, tome III, p.1233.

souvenir de Montjouvain provoquant le départ de Balbec.⁽²⁷⁾ » Mais si finalement, Proust n'a pas maintenu son idée de désigner cette scène de la confession d'Albertine et par conséquent du souvenir imprévu de Montjouvain comme phénomène commun aux Intermittences du cœur, pourquoi ?

D'abord dans cette scène, Proust n'utilise pas les expressions intermittences du cœur, ni mémoire (ou souvenir) involontaire, mais alors que ces deux expressions étaient justement bien utilisées (III, p.153) comme forces de rappel d'événements passés dans la scène de la chambre du Grand Hôtel. Le phénomène appelé par Proust dans *la Recherche* mémoire involontaire, comme au moment de Petite Madeleine, à cette chambre du Grand Hôtel ou dans la cour de la princesse de Guermantes du *Le Temps retrouvé* etc., se déclenche par une sensation, au premier abord anodine (saveur de petite madeleine, toucher du premier bouton d'une bottine, pavés inégaux). Cependant, il n'y a pas de pareil dispositif sensoriel dans la scène de la confession d'Albertine et du souvenir soudain de Montjouvain (que nous appellerons désormais «rappel de Montjouvain». Maurice Bardèche interprète ces deux scènes comme suit : « Le résultat n'est pas tout à fait le même, car le souvenir crée ici une certitude au lieu de réveiller un sentiment...⁽²⁸⁾ » L'essence de la scène des Intermittences du cœur n'est pas seulement de se souvenir tout soudain d'une scène d'autrefois, mais aussi, plutôt, et c'est le plus important de voir renaître l'existence réelle de l'être bien aimé, en l'occurrence la grand-mère du héros. Il ne faudrait pas non plus oublier que dans Les Intermittences du cœur, il s'agit bien pour le héros de la résurrection de l'être bien aimé et qu'ensuite, il sent ressusciter en lui-même le «moi que j'étais alors» (III, p.154). Cependant, le mécanisme psychique du héros ici n'a rien à voir avec celui de la scène du rappel de Montjouvain où, incité par la parole d'Albertine, il se souvient brusquement d'un événement ancien. Proust s'aperçoit sans doute que le phénomène qu'il avait une fois qualifié de

⁽²⁷⁾ A. Compagnon, *Notice* du tome III, p.1186.

⁽²⁸⁾ Maurice Bardèche, *Proust romancier*, II, Les Sept Couleurs, 1971, p.196.

«Intermittences du cœur II», même s'il était un coup dramatique qui déclenche une mémoire terrible (« les mot : « Cette amie, c'est Mlle Vinteuil » avaient été le Sésame⁽²⁹⁾ »), ne mérite pas d'être appelé par ce nom, parce qu'il lui manque ce mécanisme psychique. Proust décide en fin de compte que cette expression doit être strictement réservé à l'événement dans la chambre du Grand Hôtel qui compose un chapitre de *Sodome et Gomorrhe II*.

Et d'ailleurs, une autre preuve sera donnés, beaucoup plus tard, lors du séjour du héros à Venise dans le sixième volume *Albertine disparue* après qu'il a reçu une dépêche d'Albertine "morte". Mais cette fois-ci, le miracle du souvenir n'a pas lieu. Albertine ne réapparaît pas, restée ensevelie dans le gouffre de l'oubli. Le narrateur explique la réaction intérieure du fond de son cœur : « Maintenant qu'Albertine dans ma pensée ne vivait plus pour moi, la nouvelle qu'elle était vivante ne me causa pas la joie que j'aurais cru, ..., Albertine ne ressuscitait nullement pour moi avec son corps... L'homme que j'étais, le jeune homme blond n'existe plus, je suis un autre... J'aurais été incapable de ressusciter Albertine parce que je l'étais de me ressusciter moi-même, de ressusciter mon moi d'alors ... ma pensée était déjà habituée à son nouveau maître — mon nouveau moi —... Une fois que l'oubli se fut emparé de quelques points dominants de souffrance et de plaisir, la résistance de mon amour était vaincue, je n'aimais plus Albertine.⁽³⁰⁾ » Dans la scène des Intermittences du cœur, le héros avait vu réapparaître la vraie grand-mère et ressusciter son moi d'alors, c'est-à-dire, lors de l'arrivée à la même chambre qu'au premier séjour à Balbec. Mais à Venise, rien ne s'est passé comme autrefois. Bien au contraire, l'oubli va achever complètement son chemin quant à la relation intérieure du héros vis-à-vis d'Albertine. C'est pour cela qu'il précède le passage par une remarque fort importante (à laquelle la plupart des chercheurs ne prêtent guère attention), et qui suit la réception d'une dépêche d'Albertine (en fait envoyée par Gilberte) : « Alors *il se passa, d'une*

⁽²⁹⁾ S.G., tome III, p.512.

⁽³⁰⁾ *Albertine disparue*, tome IV, pp.220-222.

façon inverse, la même chose que pour ma grand-mère : quand j'avais appris *en fait* que ma grand-mère était morte je n'avais d'abord eu aucun chagrin. Et je n'avais souffert effectivement de sa mort que quand *des souvenirs involontaires l'avaient rendue vivante pour moi.*⁽³¹⁾ (souligné par nous)

Alors, nous comprenons maintenant que Proust avait l'intention de faire une sorte de diptyque *inversé* entre la grand-mère des Intermittences du cœur et Albertine non rappelée au séjour à Venise. La relation thématique de ce passage en rapport avec la scène des Intermittences du cœur était devenue plus essentielle qu'avec celle du rappel de Montjouvain. Par conséquent, il aurait trouvé inutile, même plutôt erroné sans doute, d'appeler la scène du rappel de Montjouvain «Intermittences du cœur II». Proust a trouvé définitivement sans doute, (on ne sait pas quand, mais sûrement après l'annonce au moment de la publication des *Jeunes filles* en 1919), que les Intermittences du cœur devaient être un thème des conséquences de la mort, non pas signifier simplement un rappel du passé. Le diptyque des conséquences de la mort de la grand-mère et de celle d'Albertine devait être conçu plus tard dans le cadre des Intermittences du cœur. La mort seule peut combiner ces deux personnages.

Revenons au passage du rappel de Montjouvain. Ici, il s'agit d'une révélation de l'ancienne connaissance d'Albertine avec Mlle Vinteuil et son amie qui est considérée comme «pratiquante professionnelle du saphisme» (III,p.500). Elle porte un coup mortel au héros. Le narrateur décrit ainsi sa surprise extraordinaire : « Ces mots prononcés comme nous entrions en gare de Parville, si loin de Combray et de Montjouvain, si longtemps après la mort de Vinteuil, une image s'agitait dans mon cœur, une image tenue en réserve pendant tant d'années que, même si j'avais pu deviner en l'emmagasinant jadis, qu'elle avait un pouvoir nocif, j'eusse cru qu'à la longue elle l'avait entièrement perdu ; conservée vivante au fond de moi ... pour mon supplice, pour mon châtement peut-être, *qui sait ? d'avoir laissé mourir*

⁽³¹⁾ Ibid., p.220.

ma grand-mère ... »⁽³²⁾ (souligné par nous) Or, ce qui attire notre intérêt ici, c'est que cette phrase soulignée par nous était ajoutée par la main de Proust sur le manuscrit mis au net⁽³³⁾ qu'il rédigea vers le printemps 1916⁽³⁴⁾. Pourquoi a-t-il ajouté une pareille mention d'autoaccusation douloureuse ? Dans les pages analytiques de la psychologie du héros qui suivent aussitôt, il n'y a aucune mention qui puisse reprendre cette autoaccusation d'«avoir laissé mourir ma grand-mère». On pourrait dire que c'est là une expression bizarrement isolée. Au point de vue du contexte romanesque, il n'y a pas lieu de penser que le souvenir de la scène sadique reproche au héros — d'ailleurs jeune garçon quand il y avait assisté en cachette — d'avoir laissé mourir sa grand-mère.

Ce «supplice», ce «châtiment» du héros sera ce que la parole d'Albertine lui révèle : à savoir qu'il est entré dans un monde d'angoisse où il devra affronter l'amour avec une fille aimant d'autres filles, amour fuyant, frustrant et pénible. Le narrateur lui-même raconte, à la page suivante, sa nouvelle expérience douloureuse à venir : « C'était une *terra incognita* terrible où je venais d'atterrir, une phase nouvelle de souffrances insoupçonnées qui s'ouvrait. » (III, p.500) Au manuscrit mis au net, Proust avait-il l'intention d'exprimer les nouvelles souffrances déjà prévisibles lorsqu'il avait écrit les mots «supplice» et «châtiment», avant d'y ajouter plus tard ces expressions énigmatiques ? Peut-être, lui est-il un jour venu l'idée d'associer le rappel de Montjouvain à la responsabilité du héros pour la mort de sa grand-mère. C'est pour cela qu'il a ajouté aussi l'expression «qui sait ?» qui est un signe de probabilité. Il nous paraît qu'il n'a pas trop confiance dans ce qu'il y a ajouté.

D'autre part, l'acte sadique-homosexuel des deux filles crachant sur la photo de Vinteuil restant une profanation atroce contre le père, c'est bien le mot «profanation» qui pourrait relier le couple féminin au héros (sans doute, Proust lui-même au niveau inconscient). Que signifie donc cette profanation pour le héros ? Lorsqu'il regrette sa

⁽³²⁾ S.G., tome III, p.499.

⁽³³⁾ Alison Winston, *Proust's additions II*, Cambridge University Press, 1977, p.134. Voir aussi, A.Compagnon, *Notes*, tome III, p.1621.

⁽³⁴⁾ J.Yoshida, op.cit., p.64.

personne décrite comme « jeune homme ingrat, égoïste et cruel », son caractère et sa vie quotidienne exprimés par la « légèreté » et l'« amour du plaisir », peut-on parler sans exagération de profanation vis-à-vis de la grand-mère, alors qu'il s'agit simplement d'actes et de goûts d'un jeune homme qui semble plutôt normal. Une profanation supposerait d'autres actes et goûts plus essentiels au niveau de l'imaginaire, comme quand Proust a pris conscience de son péché en écrivant : « J'ai empoisonné sa vie. » En effet, il fera confesser au narrateur plus tard dans le volume *Albertine disparue* après la mort de la jeune héroïne son “homicide” : « Dans ces moment-là, rapprochant la mort de ma grand-mère et celle d'Albertine, il me semblait que ma vie était souillée d'un double assassinat que seule la lâcheté du monde pouvait me pardonner.⁽³⁵⁾ »

Un recours à la psychanalyse ne permet guère d'éclaircir le sens de la scène du rappel de Montjouvain. Citons par exemple l'interprétation de Milton L. Miller : « Nous retrouvons plus tard le thème de l'épisode homosexuel de Mlle Vinteuil chez Albertine, qui déclare que Mlle Vinteuil et son amie sont pour elle “une mère et une sœur”. Ainsi Albertine implique doublement les images du frère et de la mère. Elle est, elle-même, à la fois une mère et une version de Robert pour le “Marcel” du passé d'Albertine.⁽³⁶⁾ » Même une interprétation psychanalytique ne peut pas être pour nous un fil d'Ariane. Mais on peut dire au moins que Proust prend clairement conscience du sens du mot « profanation », quand il s'agit de l'homosexualité. En parlant de la nature féminine de Charlus, Proust ne peut s'empêcher d'effleurer une idée générale sur une caractéristique de l'homme homosexuel : « Au reste peut-on séparer entièrement l'aspect de M. de Charlus du fait que, les fils n'ayant pas toujours la ressemblance paternelle, même sans être invertis et en cherchant des femmes, ils consomment dans leur visage la profanation de leur mère ? Mais laissons ici ce qui mériterait un chapitre à part : les mères profanées.⁽³⁷⁾ » La mère d'un homme doit-elle toujours être profanée par son fils ? Au niveau inconscient ? Proust voulait-il suggérer l'inceste ? Peut-être.

⁽³⁵⁾ *Albertine disparue*, tome IV, p.78.

⁽³⁶⁾ Milton L. Miller, *Psychanalyse de Proust*, Fayard, 1977, p.186.

⁽³⁷⁾ S. G., tome III, p.300.

Le départ de notre discussion portait sur la phrase ajoutée. Bien que nous ne pensions pas que l'interprétation par une simple éthique suffise à donner une solution décisive, cela vaut la peine d'essayer : Proust se sentait toujours coupable pour la mort de sa mère, c'est un fait biographiquement confirmé. La grand-mère du roman s'avère effectivement le double de la mère. Ces deux femmes révèlent et reflètent les caractéristiques de la vraie mère de Proust. Quand le narrateur s'interroge sur lui-même : « pour mon supplice, pour mon châtement peut-être, qui sait ? d'avoir laissé mourir ma grand-mère. », nous descendons dans le sentiment intime de Proust, qui, par la voix du narrateur, se condamne lui-même. Est-il la vraie cause de la mort de sa mère ? On pourrait énumérer les causes de la tristesse profonde de cette drenière : la maladie de son fils, son manque de volonté, sa paresse, son inactivité, et surtout sa vraie nature homosexuelle ; combien tout cela devait la faire souffrir désespérément. Proust prend conscience de tous ses vices. Il s'accuse lui-même de la mort de sa bien aimée. Or, la relation sadique-homosexuelle supposée d'Albertine avec Mlle Vinteuil et son amie lui rappelle tout soudain sa vraie nature de pédéraste qui pourrait être la cause véritable de la mort de sa mère, bien que le héros du roman reste décrit comme un hétérosexuel. Ainsi Proust ajoute cette phrase bizarrement isolée du contexte. Sans doute s'exerce-t-il ici un pouvoir d'association d'homosexualité entre l'axe d'Albertine et Proust lui-même. Est-ce trop là une interprétation trop extravagante ? En tout cas, la cause principale de la mort du père Vinteuil était la relation de sa fille avec son amie, «professionnelle du saphisme». Or, Proust s'aperçoit clairement que, même si sa vraie nature n'était pas comprise par sa mère de son vivant, cette nature devait l'attrister. En un éclair, la mort de Vinteuil vient lui rappeler celle de sa propre mère, et ainsi, lui fait ajouter la phrase ; en même temps, il lui vient à l'idée de nommer la scène du rappel de Montjouvain «Les Intermittences du cœur II», qu'il supprimera plus tard en développant le thème de l'oubli entre la grand-mère et Albertine.

Il est vrai que les lettres écrites par Proust après la mort de sa mère représentent bien son désir d'épanchements de son cœur d'alors.

Lorsqu'il commence à utiliser le Carnet de 1908, il y note d'abord les éléments autobiographiques basés sur sa propre expérience. Mais il prend une certaine distance peu à peu, en lui, de lui-même : sa distance intérieure. Elle se forme en volonté de fiction. Et cette volonté réalise clairement un changement à travers ses notations sur le Carnet : le passage de l'autobiographie au roman. Et pourtant, sa distance intérieure ne reste pas toujours stable, mais est tantôt raccourcie, tantôt élargie. Ainsi se crée un espace romanesque en lui-même. On pourrait dire qu'à partir d'un certain moment, son corps et sa pensée se transforment en espace romanesque. Dans cet espace, le mouvement de sa distance intérieure ne s'arrête jamais même après la publication de *Swann* en 1913, et sans doute jusqu'à sa mort. Ce mouvement apporte à son roman un dynamisme de merveille ; sa conscience oscillant sans cesse entre la réalité et la fiction. Or, un signe par lequel se manifeste bien nettement sa volonté de fiction est le moment où Proust pensa à créer de sa propre mère la mère et la grand-mère du roman. En mettant en fiction sa propre mère et se servant de son double qui est la grand-mère du roman, il nous semble qu'il réussit à garder une distance vis-à-vis de son affection quasi aveugle pour elle. Là, résident la technique et la faculté du romancier. D'autre part, il ne faudrait pas oublier que cette volonté de mise en fiction a atteint d'abord Proust lui-même, qui consacre tous ses efforts à romancer les faits vécus en les élargissant, en les raffinant et en les faisant monter au niveau romanesque, à se mettre au diapason romanesque de ses propres aspects internes, c'est-à-dire, à chercher à faire jouer par le héros les récits romanesques basés sur ses expériences vécues et ensuite les faire raconter par le narrateur. Ainsi s'achève l'accomplissement d'une autobiographie en roman.

Réfléchissons sur cette phrase ajoutée, même si elle était brève, puisqu'elle est un signe inattendu qui pourrait servir de symbole au *corpus* complexe qu'est Marcel Proust. (à suivre)

(本稿は平成17年度科研費補助金－基盤研究 (C) 課題番号 16520109－による成果の一部である)